

bris, et une lueur avait flambé dans ses prunelles.

D'un geste sec, nerveux, il coupa la parole à Romain.

— Écoute, — lui dit-il d'une voix brève, — fais-moi le plaisir de garder ces noms-là dans le fond de ton sac, ou de les oublier à jamais. C'était bon là bas, là où nous nous sommes connus. Ici, ça nous jouerait un mauvais tour un jour ou l'autre... et ça nous ferait chambrer...

— Dame, tu sais, l'habitude, — fit Romain embarrassé.

— Quand une habitude est dangereuse, on la change. Et puis, écoute moi bien... et ceci dit une fois pour toutes. Tu m'as vu à l'œuvre, tu sais que je ne suis pas un lâcheur.

— Non, ça pour sûr.

— Tu sais que je n'ai qu'un bon côté au monde, c'est celui de ne pas manger de morceaux, de ne pas trahir les copains...

— Oh ! je sais qu'on peut compter sur toi à la vie, à la mort.

Ici, les traits de Fil de Soie prirent une expression sinistre.

— Ce que je veux que tu saches aussi, — poursuivit-il, — c'est que celui qui me trahirait, me perdrait, — que ce soit par trahison ou par bêtise, c'est qu'il qu'il, puisque le résultat est le même — celui là, je trouverais toujours le moyen de lui ouvrir le ventre avant de partir... Ça ne ferait pas un pli : Tu as compris... pas ?

— Bien oui, j'ai compris, mais tu n'as pas ça à craindre de moi. Je ferai tout ce que tu voudras, d'ailleurs.

— Je l'espère bien. Pour commencer, tu m'appelleras "Gaston", et jamais autrement... Tu entends.

— Compris... Tu peux y compter...

Et Romain appuya ces derniers mots d'une solide poignée de main ; puis il reprit :

— Ah ! mon vieux Gaston, — ça me semble tout drôle de t'appeler comme ça, mais je m'y mettrai, — mon vieux Gaston ! si tu savais comme ça me fait plaisir de te voir.

— Tu l'as déjà dit.

— J'ai eu tant de peine à te rencontrer !

— Ça aussi ; tu te répètes.

— Enfin, quoi... Faut pas être dur avec moi parce que tu as eu de la chance... Tu es riche, tu es calé, tu fais dans le grand... Tu as voiture et tu roules sur l'or...

Tandis qu'il parlait, un pli profond s'était peu à peu creusé à travers le front du beau Gaston.

Romain continuait, toujours à son idée :

— Tandis que moi !... depuis que je t'ai quitté j'en ai mâché de la misère !... Il n'y a pas huit jours encore, tel que tu me vois, je portais une cote bleue, et un pantalon troué ! J'avais aux pieds des philosophes... Et ce n'était pourtant plus la grande panne... Mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui ? — demanda Gaston.

— Aujourd'hui, j'ai des guances... Et sitôt que je les ai eues dans ma profonde... j'ai pensé à toi.

— Au moins si j'avais... F... Gaston avec moi, il m'aiderait à les dépenser, et il me trouverait aussi des affaires à faire, c'est-à-dire à en gagner d'autres...

— Ah ! tu as de l'argent !...

Ce mot fut répété à demi-voix...

— Peut-être pas autant que toi, — répliqua Romain, — bien sûr je ne couche pas sur les mille et les cents, mais enfin...

— Imbécile !...

— Hein ! quoi ?...

— Idiot !...

— Ah ! par exemple !...

— Tu es décidément bête à brouter !... Ah ça ! tu n'as pas deviné que je suis panné comme une côtelette !... Tu n'as pas vu que je conduisais un canasson attendu par Maquart !... Que ma voiture était pelée comme un vieux fiacre... que mon domestique se permettait d'être insolent avec moi !... Non ! tu n'as rien compris de tout cela !...

— Ma foi non ! — répliqua piteusement Romain, — je n'ai rien pensé de tout cela !... Ah ! tu es rincé !...

— Oui ! et c'est encore le coup d'une langue trop longue qui a fait tout le mal, qui a cassé la corde. J'avais un peu trop tiré dessus, je le veux bien,

mais enfin ça marchait encore, ça aurait même marché longtemps comme ça... Ah ! les gens qui ne savent pas tenir leur langue !... On devrait la leur couper !... Voilà mon opinion...

Et du coup le beau Gaston avala son vermouth.

— Ah bien ! vieux, si je m'attendais à celle-là !

— Et je suis capitonné de dettes, — continuait Gaston, — je ne sais où me fourrer... Mes Anglais me poussent des chasses du diable... Enfin, je n'ai plus le sou, quoi... et si tu peux obliger ton vieux camarade...

Romain, qui aurait refusé une bouchée de pain à un pauvre, aurait bien sacrifié la moitié de son magot à Fil de Soie.

— Tu prendras ce que tu voudras, — répliqua-t-il aussitôt, — tout ce que tu voudras, tu entends... Je ne suis pas en peine, d'ailleurs, tu m'en feras gagner bien d'autres... Et sans me faire pincer... Ça c'est sûr...

— Alors, vrai ! tu peux mettre une certaine somme à ma disposition ?

— Tout ce que tu voudras... Tu as compris... Tiens ! prends !...

Et Romain Courieul, sortant de sa poche un portefeuille tout gonflé de billets de banque le tendit au beau Gaston, en lui répétant :

— Tiens ! prends !...

Gaston releva la tête.

Et montrant le poing à travers l'espace à d'invincibles ennemis :

— Courieul, dit-il, tu es un brave garçon ! C'est entre nous à la vie à la mort !... Et tu verras si ton ancien camarade sait se patiner ! Ah ! j'ai retrouvé un ami !... de l'argent ! Ah ben, nous allons rire !... Seulement, il y en a dans le groupe qui riront diablement jaune. Tu verras ça, mon vieux !...

Et le beau Gaston se mit à marcher à travers la grande salle vide du café, avec une animation extraordinaire.

— Oui ! mon vieux, — continuait-il — je vas parer au plus pressé, et après nous nous mettrons à travailler !...

— Et je te promets que nous en ferons des affaires !...

— Voilà, — fit Romain, — je te retrouve... Je reconnais le vieux copain !...

— Ah ! on croyait s'être débarrassé de moi ! Ah ! on m'a coupé les vivres !... Ah ! on a cru que c'était fini, parce que l'on me disait :

— "Va te faire pendre ailleurs !" Minute !... minute !... Petit bonhomme vit encore... Et il restera à Paris...

— Oh ! oui ! faut rester à Paris !... parce que, à Paris, il n'y a que là où l'on s'amuse. J'en ai eu l'idée de filer en Amérique, alors que je traînais la savate par les grands chemins... Je n'en ai pas eu le courage...

Le beau Gaston, à différentes reprises, hocha la tête d'un air de défi.

— Eh bien ! j'en reviens, moi, d'Amérique, et je ne veux plus y retourner... Mais, assez parlé de moi... Causons de toi... c'est plus intéressant, pour l'instant. Nous disions donc que tu avais fait un beau coup...

— Pas vilain... Et qui ne me fera pas courir de gros risques, bien que j'aie failli me faire pincer... et que j'y aie encore perdu cent mille francs.

— Voyons ! conte moi ça et ne t'embrouille pas.

Et Romain commença son récit, en le faisant remonter à la rencontre d'Irma et à toutes les conséquences qui en avaient été la suite.

La tête penchée, les paupières mi-closes, le beau Gaston ne perdait pas un mot.

Il ne desserrait pas les dents non plus, si ce n'est pour dire brièvement à Romain, lorsque celui-ci s'arrêta pour reprendre haleine :

— Mais va donc !...

Il allait, cependant, ne se noyant pas dans les détails, et dévidant son écheveau, maintenant qu'il l'avait commencé par un bout.

Au moment où Romain arriva à son départ de la Glandière, et où il se mit à raconter la poursuite échevelée dont il avait été l'objet, de la part des gendarmes et des gardes, il prononça le mot de "Lauriac", en parlant de Bernard et de La Rosée.

Gaston, au nom de Lauriac, avait tressailli brusquement.

— "Lauriac !" tu as bien dit "Lauriac" ! — fit-il,

tandis qu'un éclair de haine et de fureur brillait dans ses regards — Lauriac en Sologne ?...

— Oui, Lauriac tout près de Salbris...

— Et tu connais ce pays-là ?... toi ?...

— Comme ma poche !... Jusqu'à la ligne du chemin de fer, s'entend...

— Bien ! Bien ! Cela va très bien, — fit Gaston en se frottant les mains, — je crois décidément que c'est ma bonne étoile qui t'a placé sur ma route. Continu... je ne t'interromprai plus...

Et Romain ressaisit le fil de son discours...

Quand il eut terminé, le beau Gaston prit la parole.

— Je vois ce que c'est, — dit-il avec lenteur en tenant toujours ses paupières à demi-fermées. — Oui, j'embrasse très bien l'affaire. A moins que tu ne sois victime d'une ressemblance extraordinaire, ce qui est peu probable, — la Petite Mai et l'enfant enlevée au comte ne sont qu'une seule et même personne... Voilà qui est clair. Or, l'affaire est double... Ou il faut vendre le secret au comte... ou promettre notre neutralité à ceux qui ont enlevé l'enfant, en les menaçant de les faire chanter...

Romain regardait le beau Gaston en roulant des yeux émerveillés.

— A moins que, — poursuivit celui-ci sur le même ton, — à moins que nous ne fassions un double, en faisant cracher à la fois le comte, et les autres, au même bassin, qui est notre poche... Voilà l'affaire bien établie.

— Comme tu vas !... comme tu vas ! lui dit Romain, il n'y a qu'un petit malheur... c'est qu'Irma a enlevé la Petite Mai, et l'a emmenée je ne sais où... et que d'autre part, nous ne connaissons pas les parents de cette enfant.

Gaston commençait à donner des signes d'impatience.

— Tu ne vas pas commencer à trouver tout impossible et à me prouver qu'il y a des bâtons dans les roues, là où il n'en existe pas... Dans cette affaire, il y a des points de repère, tu les as dans tes mains et je vas te le prouver...

— Quel lapin ! — murmura Romain, admirant sans réserve son jeune chef de file.

— Voyons ! — reprit encore Gaston, comment s'appelle le comte ?...

— Je ne sais pas... Sorgonof, Sortinof... C'est un Russe... et il n'y a pas longtemps il a acheté les Souches, un grand château où il vient de s'installer... Ça touche au bois de Lauriac.

— L'affaire Lauriac, c'est une autre affaire... qui nous donnera également des mille et des cents, tu verras... Mais elle me regarde personnellement... Revenons à nos moutons... Voyons, un nom en of... un comte... Les Souches... Ça doit se trouver dans le Bottin, s'il a acheté les Souches depuis plusieurs mois...

Le Bottin se trouvait sur une table.

Gaston se mit à le feuilleter. Il s'arrêta.

— Non, je ne le trouverai pas, mais je n'en ai pas besoin... Ton comte doit être le comte Stroganof, un grand seigneur russe colossalement riche et qui habite un palais avenue Friedland.

— Je crois bien que c'est ce nom-là effectivement, — murmura Romain, — que j'ai entendu prononcer par cette canaille de Chamoiseau.

— Bon ! du reste il nous sera bien facile de nous en assurer tout à l'heure... Nous prendrons une voiture, et nous irons tout simplement chez le concierge demander si le comte Stroganof est aux Souches. — C'est là un jeu d'enfant. A présent... autre chose... Tu n'as jamais eu d'indices sur les parents de la petite ?...

Romain raconta brièvement ce qu'il savait.

La vieille demoiselle au panier, qui s'intéressait si fort à voir corriger la pauvre Petite-Mai.

— Bon ! — fit Gaston — il est bien évident que cette vieille taupe n'est pas venue là pour des prunes... Je parie que tu ne l'as même pas filée, que tu ne sais même pas son nom !...

Romain se redressa fièrement.

— C'est ce qui te trompe... Je l'ai suivie, parfaitement filée... elle s'appelle Mlle Henriette Dementières.

— Dementières ! — attends donc !... Dementières... Ah ! j'y suis... Il vient quelquefois à l'un des cercles dont je fais partie un individu portant ce nom... Un marchand de bois...